Une aventure palpitante et stressante pour les Rencontres de folklore internationales de Fribourg

Des indigènes papous aux RFI

LOCALISATION

« LISE-MARIE PILLER

Les Mekeo sont un groupe ethnique indigène de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ils portent ces costumes lors de cérémonies. DR

Traditions » Faire venir des Papous à Fribourg? Voici le défi lancé par Lauriane Zosso, directrice artistique des Rencontres de folklore internationales de Fribourg (RFI). Car les Mekeo vivent de manière traditionnelle dans la forêt de Papouasie-Nouvelle-Guinée et constituent un groupe ethnique indigène. Chez eux, ni eau, ni électricité, mais l'autosuffisance grâce à la chasse, aux jardins et au commerce.

«Les membres de la tribu n'existaient pas d'un point de vue administratif. Ils n'étaient pas recensés et ne possédaient ni acte de naissance, ni certificat d'employeur», expose la Fribourgeoise. Autrement dit, il a fallu tout créer: de la case postale aux passeports, afin qu'une délégation puisse venir à cette 50e édition anniversaire des RFI, qui débute ce samedi et s'achèvera dimanche 24 août. Mais revenons en arrière, aux origines de cette folle aventure…

Le casse-tête des visas

«En 2019, j'ai rencontré Claire Martin, qui m'a raconté sa fascinante histoire», commence Lauriane Zosso. Car l'habitante de Chamoson (VS) est la fille d'un Valaisan expatrié et d'une Mekeo fille d'un grand chef de la tribu. Ce couple peu ordinaire s'était rencontré en Papouasie-Nouvelle-Guinée dans les années 1970.

De l'histoire à l'idée, il n'y a qu'un pas. «Nous avons fondé l'association Mekeo Tendances avec les sœurs de Claire, Nicole et Lucy, afin d'organiser une tournée en 2025», poursuit Lauriane Zosso. Si les Papous se montrent partants, reste à trouver les fonds. «Nous avons été aidés par le Fonds Bruno Manser à Bâle, qui travaille pour les peuples des forêts primaires, et avons collaboré avec le Musée d'ethnographie de Neuchâtel et la fondation Opale à Lens. Nous avons aussi organisé un souper de soutien et des ventes de produits artisanaux. Les Papous ont par ailleurs participé avec une petite somme», détaille la directrice artistique.

Arrive la plus haute montagne à franchir: celle des visas. «C'était horrible. Pour les faire, le groupe aurait dû se déplacer à Singapour, et les billets pour aller là-bas coûtaient 700 francs par personne… Nous avons donc songé au bureau de la France, dans la capitale (Port Moresby, ndlr)», poursuit la directrice artistique. Hélas, l'institution refuse de jouer les bouées de sauvetage, car la tournée passe davantage en Suisse qu'en France. Qu'à cela ne tienne, des dates sont rajoutées en urgence dans l'Hexagone.

«Toute cette bureaucratie, c'étaient des nuits sans sommeil et une grosse prise de risque. Au final, nous avons réussi par je ne sais quelle magie: les visas sont arrivés deux semaines avant le départ. Il a fallu acheter les billets d'avion ainsi que des valises.» Là aussi, un casse-tête, car certaines coiffes des Papous font 1 m 80 de haut et 1 m 30 de large. En plus, ces impressionnants couvre-chefs comportent des plumes d'oiseau du paradis et de dents de chauve-souris, tandis que les tambours sont faits de peau de crocodile ou d'iguane. «Nous avons dû demander un permis d'exportation pour chaque espèce protégée», avoue Lauriane Zosso.

«Au final, nous avons réussi par je ne sais quelle magie»

Lauriane Zosso

Frayeur dans le métro

Enfin, une quinzaine de Papous s'envolent, âgés de 20 à une soixantaine d'années. Ils arrivent à Paris pour «deux jours d'acclimatation». «C'est la première fois que nous sortions de chez nous. Un rêve devenu réalité! Nous n'avions jamais vu de trains et nous avons aimé les bâtiments avec beaucoup de sculptures, à Paris», commentent Joséphine Irameu et Anna Aitsi, membres de la délégation.

Et Lauriane Zosso de préciser que les ponts et les parkings souterrains ont aussi fait leur petit effet: «Les Papous disaient que c'était comme dans les films.» Car s'ils possèdent des téléphones portables et s'habillent à l'occidentale, leur mode de vie ainsi que leurs traditions restent ancestrales. Pour l'anecdote, un des Mekeo n'est pas descendu à temps du métro. Il est sorti à l'arrêt suivant avant de… traverser les rails pour prendre la ligne en sens inverse. «Nous avons expliqué qu'il ne fallait plus jamais refaire ça», souligne Lauriane Zosso. Précisons qu'en comparaison, les Européens ne s'en sortiraient sûrement pas mieux en pleine jungle.

De leur côté, les Papous restés au village peinent à croire aux événements, alors la petite délégation leur envoie des photos. «Dans le passé, les Mekeo ont reçu des promesses qui n'ont pas été tenues», révèle Lauriane Zosso. Car les ressources de la Papouasie-Nouvelle-Guinée attirent toujours les convoitises.

Découverte des horaires

Joséphine Irameu et Anna Aitsi avouent avoir eu le trac lors de la première montée sur scène. «Nous n'avons jamais suivi d'horaires, nous ne savions pas ce que c'était. Mais après la prestation, beaucoup de monde a voulu prendre des photos avec nous», se réjouissent-elles. Il faut dire que les Mekeo ne présentent pas vraiment du folklore, mais leur manière de vivre.

«Le chant et la danse les accompagnent lors des fêtes, des décès, des mariages, de la nomination d'un nouveau chef. Parfois, ils peuvent chanter durant plusieurs jours et entrent en transe. Il ne s'agit pas d'une performance ou d'un spectacle», prévient Lauriane Zosso, qui avait peur que les spectateurs soient déçus, avant de trouver la parade: «Tout se joue au niveau de la communication. Nous distribuerons un guide culturel qui aidera à comprendre ce qui se passe sur scène.»

Un véritable échange

A Fribourg, les Papous dormiront à l'hôtel Ibis situé à Granges-Paccot, comme les autres groupes. Ils participeront aux spectacles d'ouverture, de clôture ou encore au défilé d'ouverture. Un dilemme pour Lauriane Zosso: «Je ne veux pas que ce soit perçu comme un zoo humain. Des pratiques n'ont pas été éthiques en Europe, à l'époque. La démarche est naturellement complètement différente et j'aimerais à tout prix que leur venue soit un échange.» C'est pourquoi elle a aussi songé à un pique-nique au bord de Sarine – moment de discussion avec le public – et à un rituel participatif.

En remerciement, les noms de Lauriane Zosso et de Claire Martin ont été ajoutés dans les paroles d'un des chants séculaires. «Nous voulons montrer que nous sommes très contentes d'être là», saluent Joséphine Irameu et Anna Aitsi. »

> Lire aussi en page 28

LES MAORIS, ENTRE TATOUAGES ET HAKA

Un autre groupe invité cette année aux RFI est très lié à des traditions ancestrales. De Nouvelle-Zélande, celui-ci. En voyant la vidéo Youtube d'un groupe de Maoris, la directrice artistique des Rencontres de folklore internationales de Fribourg (RFI), Lauriane Zosso, a lancé un e-mail à la mer sans trop y croire. Mais le lendemain, des représentants de Te Wharekura O Ruatoki lui répondaient lors d'une visioconférence: «On vient à Fribourg!» Ils seront donc présents à cette cinquantième édition, et contrairement aux Papous (voir ci-dessus), ils mixent le mode de vie tribal et moderne.

Pour mieux comprendre les traditions locales, Lauriane Zosso a rallié la Nouvelle-Zélande. Elle a été la première Blanche à pouvoir se rendre dans un lieu au fond d'une vallée, et a été suivie par le reporter d'une télévision locale. «Les Maoris parlent tous les jours de leurs ancêtres, racontent énormément d'histoires et ont un grand sens de la collectivité: par exemple, je n'ai jamais réussi à savoir qui étaient les parents des enfants de la tribu», raconte la directrice artistique, qui a aussi vu une compétition de haka, une danse chantée rituelle. A la base, il s'agissait d'une préparation à la guerre pour faire peur à l'adversaire, mais elle pouvait aussi célébrer des moments ou des personnes importantes.

Selon Lauriane Zosso, la culture maorie vit une grande renaissance depuis les années 1970: les tatouages au visage sont par exemple revenus. Un atelier aura par ailleurs lieu durant les RFI et un haka sera fait durant le cortège nocturne en Basse-Ville. LMP